



LA RUMEUR

Réalisé par William Wyler (1961)

Avec Audrey Hepburn, Shirley MacLaine, James Garner

Amies depuis les bancs de la faculté, Karen et Martha ont réalisé leur rêve en ouvrant un pensionnat de jeunes filles. Avec l'aide de la tante de Martha, Lily, elles dirigent un établissement qui jouit d'une bonne réputation. Fiancée au charmant docteur Cardin, Karen culpabilise à l'idée de quitter l'école et diffère la date de son mariage. Malgré tout, la vie s'écoule paisiblement et l'avenir semble radieux. Mais cette promesse de bonheur va être anéantie par le machiavélisme de Mary, une écolière tourmentée. Ses mensonges seront le début d'un engrenage funeste...

JUSQU'OU UNE SIMPLE RUMEUR PEUT-ELLE ALLER... ?

Au cours de son éblouissante carrière, William Wyler a signé d'immenses chefs-d'œuvre, n'ayant de cesse de se renouveler. *Ben-Hur*, *Les Grands Espaces*, *La Rumeur...* Avec ce drame qui se vit comme un thriller (adapté d'une histoire de la dramaturge Lillian Hellman, il a été écrit par J.M. Hayes, l'un des scénaristes fétiches d'Hitchcock) où la vérité et la pureté des sentiments sont éprouvées par la calomnie, le réalisateur dénonce l'hypocrisie d'une frange de la société américaine adepte de la chasse aux sorcières.

Il signe un récit criant d'actualité à la force métaphorique inégalée – magnifié par le noir et blanc de Franz Planer (*Lettre d'une inconnue*) et la musique d'Alex North (*Cléopâtre*) – et plonge deux actrices prodigieuses en pleine tempête.

Aux côtés d'un James Garner (*Victor Victoria*) parfait, Audrey Hepburn (*Voyage à deux*), la grâce incarnée révélée par le cinéaste dans *Vacances romaines*, et l'impétueuse Shirley MacLaine (*La Garçonnière*), en proie aux passions les plus vives, livrent une interprétation déchirante où l'émotion emporte tout sur son passage. Inoubliable et cruel, un film majeur à la beauté qui laisse sans voix et vous brise le cœur.

En Blu-ray+DVD+Livret le 24 Juin

Matériel promotionnel disponible sur demande – Images et visuels dans l'Espace Pro via pro.wildside.fr

WILD SIDE VIDEO (groupe WILD BUNCH) - [SERVICE DE PRESSE : Benjamin GAESSLER & Lucie NÈGRE]
Tél : 01.43.13.22.32 ou 22.10 / presse@wildside.fr + bguessler@wildbunch.eu – 65, Rue de Dunkerque 75009 PARIS
Retrouvez-nous : www.wildside.fr - [f/WildSideOfficiel](https://www.facebook.com/WildSideOfficiel) - [@wildsidecats](https://twitter.com/wildsidecats) - [/wildsidevideo](https://www.instagram.com/wildsidevideo)



CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES DVD :

Master restauré – Noir & Blanc - **Format image** : 1.66, 16/9^e comp 4/3 - **Format son** : Anglais DTS 2.0 & Dolby Digital 2.0, Français Dolby Digital 2.0 - **Sous-titres** : Français - **Durée** : 1h44

CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES Blu-ray :

Master restauré – Noir & Blanc - **Format image** : 1.66 – **Résolution film** : 1080, 24p
Format son : Anglais & Français DTS-HD Master Audio 2.0 - **Sous-titres** : Français
Durée : 1h48

COMPLÉMENTS :

- *La fin du voyage* : entretien avec Sean Hepburn, le fils d'Audrey Hepburn (15')
- *Vérités sur un mensonge* : entretien avec l'actrice du film Veronica Cartwright (24')
- + Un livret de 68 pages, écrit spécialement par Frédéric Albert Lévy et illustré de photos d'archives (incluant un entretien récent inédit avec Catherine Wyler, la fille de William Wyler)

Prix public indicatif : 29,99€ le Blu-ray+DVD+Livret

Frake news

par Frédéric Albert Lévy

Il me plaît de penser que chacun de mes films contient un message.
Mais je sais que le mot message est devenu aujourd'hui un gros mot...
William Wyler

Nous étions tombées amoureuses l'une de l'autre.
Quant je pense à Audrey, à sa noblesse de cœur et à sa fantaisie, je suis
toujours émue. Elle avait des qualités très rares et j'enviais son style et son
goût. Je me sentais gauche et mal fagotée quand j'étais en sa compagnie.
Je lui en ai fait part. Elle m'a dit de ne pas me tracasser: elle m'apprendrait
à m'habiller si je lui apprenais à jurer. Mais cela est resté un vœu pieux!
Shirley MacLaine

En bonne logique, *La Rumeur* de William Wyler est un film qui devrait être totalement oublié depuis bien longtemps. Wyler lui-même déclarait en 1981 dans une interview: « Il y a beaucoup de films que j'aurais aimé faire. *Le l'Ouest*, rien de nouveau ou *Le Parrain*, par exemple. Mais il y a aussi ceux que je regrette d'avoir fait. *La Rumeur* en fait partie. »

À sa sortie en décembre 1961, le film se révéla être une très mauvaise affaire financière: 3 millions de dollars de recettes quand le budget avait été de 3,6 millions. Déception d'autant plus grande que cet échec arrivait juste après le triomphe de *Ben-Hur*. Et s'il y eut dans les journaux quelques articles pour saluer l'interprétation d'Audrey Hepburn et de Shirley MacLaine, les critiques, dans leur immense majorité, furent violemment négatives, le ton étant le plus souvent celui du ricanement. Citons pour l'instant simplement *Newsweek*: « Rien d'aussi frustrant qu'un film qui prétend s'attaquer à bras le corps à un sujet sérieux et qui, finalement, se dérobe. » Comme on n'est jamais trahi que par les siens, cette attaque allait être reprise par Shirley MacLaine elle-même: William Wyler, raconte-t-elle dans ses mémoires, avait fait preuve d'une lâcheté impardonnable en coupant certaines scènes au montage. Quant à Lillian Hellman, auteur de la pièce de théâtre dont s'inspirait le film, elle reprocha paradoxalement à Wyler sa fidélité excessive. Mieux encore: Wyler lui-même reconnut publiquement, et à plusieurs reprises, qu'elle avait raison et qu'effectivement, il s'était trompé.

Affaire classée, donc? Cause perdue? Pas tout à fait.



Une adaptation de la pièce de Lillian Hellman que Wyler tournera deux fois

Tourné entre mars et juillet, sorti en décembre 1961 aux États-Unis, **LA RUMEUR** a souvent été négligé dans la filmographie de son réalisateur, William Wyler et de ses deux interprètes principales : Audrey Hepburn et Shirley MacLaine (leurs rôles devaient être initialement confiés à Doris Day et Katharine Hepburn).

Audrey Hepburn vient d'incarner Holly Golightly, personnage imaginé par Truman Capote, dans *Diamants sur canapé* (Blake Edwards 1961) et d'obtenir une quatrième nomination à l'Oscar. En 1963, elle tourne à Paris *Deux Têtes folles* de Richard Quine et *Charade* de Stanley Donen. De plus, depuis *Vacances romaines* (William Wyler 1953), elle incarne un modèle de charme et d'élégance dans le monde entier.

De son côté, Shirley MacLaine vient de trouver son rôle le plus marquant en compagnie de Jack Lemmon, dans *La Garçonnière* (Billy Wilder 1960) et elle retrouve ce même partenaire et ce même réalisateur, juste après **LA RUMEUR**, pour le tournage d'*Irma la douce* (1963).

Quant à William Wyler, après avoir obtenu une Palme d'or pour *La Loi du seigneur* (Festival de Cannes 1957), il s'impose encore et toujours à Hollywood en 1959, avec les onze Oscars remportés pour sa nouvelle version de *Ben-Hur*.

C'est dans ce contexte, et entouré de ces deux stars, qu'il décide d'adapter une deuxième fois la pièce de Lillian Hellman, *The Children's Hour*, pièce qu'il avait déjà portée à l'écran en 1936 dans son film *Ils étaient trois* (*These Three*).

La pièce *The Children's Hour* doit son nom à un poème éponyme d'Henry Wadsworth Longfellow datant de 1860. L'auteur y décrit les jeux de trois fillettes et de leur père à la tombée du jour. La façon dont le poème est structuré laisse apparaître que la première heure est celle des enfants et le reste du temps appartient aux adultes (dans la pièce et le film, la rumeur lancée par les enfants est acceptée puis reprise par les adultes). D'abord interdit à Boston, Chicago et Londres, *The Children's Hour* connaît, en novembre 1934, un véritable succès à Broadway. Le Prix Pulitzer est refusé à son auteur, Lillian Hellman (1905-1984) mais en compensation, on lui remet un nouveau prix : le New York Drama Critics Circle Award. Quelques années plus tard, ses positions radicales libertaires et ses sympathies pour le parti communiste la feront figurer sur la liste noire de la Commission des Activités anti-américaines.

Pour écrire *The Children's Hour*, elle s'inspire d'une histoire vraie que Dashiell Hammett (son compagnon pendant trente ans) lui fait découvrir dans *Bad Companions*. Ce livre de William Routhead retrace de célèbres affaires de justice écossaises du 19^e siècle et notamment un scandale qui avait éclaté dans une école d'Edimbourg en 1810, où une élève accusait ses deux maîtresses d'avoir une relation homosexuelle. La pièce et le film reprennent les personnages des deux institutrices, de la vieille tante et d'une élève qui confie la rumeur à sa riche grand-mère. Le seul personnage inventé est le fiancé.

La trame suit celle du fait divers : la rumeur d'une relation homosexuelle entre deux institutrices, lancée par une enfant et le procès qui s'ensuit, brisant la vie de celles-ci. Quand William Wyler doit en signer l'adaptation cinématographique et collaborer pour la première fois avec le producteur Samuel Goldwyn, il ne sait comment aborder la pièce en regard des restrictions imposées par le Code Hays. L'homosexualité, considérée comme une perversion sexuelle, est alors interdite de représentation cinématographique à Hollywood. En effet, le Code Hays, véritable censure, impose pendant presque 40 ans (1930-1968) les règles du bon goût et de la décence à Hollywood. Il proscriit nombre de scènes ou d'images : le manque de respect au drapeau américain et à la religion, le blasphème, la torture, le nu, l'adultère, l'accouchement, l'avortement, les relations interraciales, les étreintes lascives, le baiser à bouche ouverte, le viol, la drogue, l'alcoolisme, etc. Producteurs, réalisateurs et scénaristes respectent ou contournent plus ou moins ces interdictions.

Wyler préfère demander à la dramaturge d'écrire le scénario de sa propre pièce et Lillian Hellman lui confie alors, comme à Samuel Goldwyn, que le thème de sa pièce n'est pas le saphisme ou le lesbianisme, mais plutôt le pouvoir du mensonge, qui dans la bouche d'une enfant peut détruire des vies.

L'adaptation de *The Children's Hour* devient au cinéma un triangle amoureux (Merle Oberon, Miriam Hopkins et Joel MacCrea) où l'homosexualité est complètement exclue. Le Code Hays refusant tout lien avec la pièce, il interdit l'utilisation du titre original qui devient *These Three* (*Ils étaient trois*). Lillian Hellman ne peut être créditée que comme scénariste et le générique ne peut faire mention de l'origine littéraire de la pièce, même si les dialogues du film restent quasi identiques au texte de la pièce.

Les deux films de Wyler (*These Three* 1936 et *The Children's Hour* 1961) racontent la même histoire : celle de deux femmes, dirigeant une école pour jeunes filles, Karen (Merle Oberon/Audrey Hepburn) doit épouser le médecin de la ville (Joel MacCrea/James Garner) délaissant son amie Martha (Miriam Hopkins/Shirley MacLaine). Elles voient leur existence bouleversée par la rumeur de « mauvaise vie » inventée par une élève. La différence entre les deux versions réside dans la nature de la rumeur et la fin du film. Dans la version de 1936, Martha est accusée d'être amoureuse du docteur, alors que, dans la version de 1961, on lui reproche un amour contre nature et refoulé qu'elle finit par s'avouer : elle est amoureuse de Karen. La jalousie se déplace dans le triangle amoureux.

En 1936, Martha est jalouse d'une femme et amoureuse du fiancé de son amie, alors qu'en 1961 elle est jalouse du fiancé, un homme, et amoureuse de son amie, une femme. Découvrant une homosexualité si difficile à vivre pour elle et au regard des autres qu'elle se suicide en se pendant.

Au début des années soixante, William Wyler peut désormais reprendre avec plus de fidélité l'intrigue originale de la pièce sans l'édulcorer comme en 1936, et faire le remake de son propre film.

La représentation de l'homosexualité à Hollywood

« *En cent ans de cinéma, l'homosexualité n'est apparue que rarement à l'écran. Et toujours comme une chose risible, pitoyable ou parfois même effrayante. De rares images fuyantes mais inoubliables et qui ont laissé une marque indélébile. C'est Hollywood, ce grand créateur de mythes, qui a enseigné aux hétérosexuels ce qu'ils devaient penser de l'homosexualité, et aux gays et lesbiennes ce qu'ils devaient penser d'eux-mêmes.* »

extrait de *The Celluloid Closet* (Ed. Harper Collins)

Publié une première fois en 1981, le livre de Vito Russo, *The Celluloid Closet : Homosexuality in the Movies* fut une vraie révolution. En analysant la représentation de l'homosexualité dans les films hollywoodiens des années vingt à nos jours, il retrace non seulement comment les gays et les lesbiennes sont souvent absents sinon ridiculisés ou diabolisés au cinéma mais aussi dans toute la culture américaine.

À ses débuts (de 1895 aux années 1930) le cinéma hollywoodien dépeint souvent l'homosexualité comme un objet de ridicule ou un élément comique. Chaplin avec *Charlot*, brouille les codes et se travestit ainsi à plusieurs reprises : *Charlot grande coquette* (1914), *Mam'zelle Charlot* (1915) et *Charlot machiniste* (1916).

Le personnage de l'homosexuel efféminé était populaire à l'époque, selon Russo parce qu'il imitait la femme, il amusait et rassurait à la fois le public. À mi-chemin entre féminité et virilité, son homosexualité n'avait rien de menaçant.

Dans les années trente et quarante, les deux « sissy queens » (les reines efféminées) sont Edward Everett Horton chez Lubitsch (notamment *La Joyeuse divorcée* 1934) et Franklin Pangborn chez Hal Roach. Souvent dans des rôles de couturier ou de décorateur, toujours très élégants et le poignet cassé, même s'ils ne sont pas méprisés, ces personnages sont toujours ridicules.

Le travestissement féminin est plus troublant. Dans la comédie de George Cukor, *Sylvia Scarlett* (1935), Katharine Hepburn déguisée en homme séduit Cary Grant (mêlant homosexualité féminine et masculine et bisexualité). Au même moment, Marlene Dietrich en smoking intrigue parce qu'elle embrasse sur la bouche une jeune fille dans *Morocco* (Josef von Sternberg 1931), tout comme Greta Garbo androgyne dans *La Reine Christine* (Rouben Mamoulian 1933) embrassant sa suivante. Elles sont moins inquiétantes que Mme Danvers, la sévère gouvernante de *Rebecca* (Alfred Hitchcock 1940) éprise du fantôme de sa maîtresse.

Dans les westerns mettant en scène les patronnes de ranch ou de saloon, Marlene Dietrich dans *L'Ange des maudits* (Fritz Lang 1951) et Joan Crawford dans *Johnny Guitar* (Nicholas Ray 1954) ont les attributs des cow-boys qu'elles dirigent ou fréquentent. À la même époque, un stéréotype contribue à la diabolisation des homosexuelles : le personnage des lesbiennes prédatrices dans les films dramatiques. Lauren Bacall dans *La Femme aux chimères* (Michael Curtiz 1950). Barbara Stanwyck dans *La Rue chaude* (Edward Dmytryk 1962).

Les personnages de lesbiennes sont tolérés par la censure parce que derrière les barreaux, voir *Femmes en cage* (John Cromwell 1950) précurseur des "films de prisons" mêlant prisonnières et matrones sadiques.

Des années trente aux années cinquante, des groupes de femmes et des associations religieuses s'attaquent au cinéma hollywoodien qui, selon elles, contribue à l'immoralité publique. En réaction, l'industrie développe l'autocensure mise en place par le Code Hays qui se répercute sur sa représentation de l'homosexualité. Aucun personnage n'est ouvertement présenté comme homosexuel : pour contourner les restrictions de la censure, on se contente de le suggérer par des manières ou des particularités de caractère et s'il apparaît dans un film, l'homosexuel est stigmatisé ou "puni".

Le dandy solitaire de Waldo Lydecker (Clifton Webb) est le méchant, le criminel de *Laura* (Otto Preminger 1944).

Le jeune homme (John Kerr) de *Thé et Sympathie* (Vincente Minnelli 1956) est accusé d'homosexualité par ses camarades parce qu'il tricote et cuisine.

Dans *La Fureur de vivre* (Nicholas Ray 1955) Plato (Sal Mineo) cache une photo d'Alan Ladd dans son casier, admire et propose à Jimmy (James Dean) de passer la nuit chez lui, mais il est le seul rebelle du film qui meurt tué par la police. « *La mort seule est au bout du chemin* » souligne Didier Roth-Bettoni dans son livre-somme sur le sujet : *L'Homosexualité au cinéma* (2007).

En 1959, l'homosexualité est représentée ouvertement ou non dans plusieurs genres du cinéma hollywoodien.

La comédie, avec *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder (Tony Curtis et Jack Lemmon travestis brouillent les genres et les désirs).

Le drame, avec *Soudain l'été dernier* de Joseph L. Mankiewicz (d'après Tennessee Williams, Montgomery Clift, homosexuel prédateur, finit sous les coups de ses propres proies).

Et même le péplum *Ben-Hur* de William Wyler, à en croire l'auteur homosexuel Gore Vidal, cache une passion secrète entre Ben-Hur/Charlton Heston et Messala/Stephen Boyd.

Dans les années soixante, le relâchement de la censure laisse apparaître plus facilement les personnages homosexuels, mais pour mieux les dénigrer : ils sont toujours monstrueux, malheureux ou suicidaires. Dans *Tempête à Washington* (Otto Preminger 1961), un sénateur marié, sur le point de voir dévoiler une vieille aventure homosexuelle, préfère se trancher la gorge.

C'est **LA RUMEUR**, révélant à Shirley MacLaine son homosexualité refoulée mais enfin avouée, qui la pousse à se pendre.

Dans le documentaire *The Celluloid Closet* (Rob Epstein et Jeffrey Friedman 1995) qui comme le livre retrace les multiples manières dont l'homosexualité a été abordée dans le cinéma hollywoodien, Shirley MacLaine revient en ces termes sur **LA RUMEUR** : « *Quand on a fait ce film l'homosexualité n'était pas un sujet de conversation. Il s'agissait des accusations d'une enfant. Cela aurait pu être n'importe quoi. Nous n'étions pas conscients de ce que nous faisons, nous étions des pionniers involontaires, nous ne mesurons pas la portée de ce que nous faisons.* »

« *Lorsque mon personnage, Martha avoue et dit : « Tu dois savoir... Je ne peux garder ce secret toute seule... Je suis coupable... Je ne supporte pas que tu me touches, que tu me regardes. Tout est de ma faute, j'ai ruiné ta vie et la mienne, je me sens souillée et malade, je ne le supporte plus ». Aujourd'hui le film soulèverait un tonnerre de protestations, et à juste titre. Pourquoi Martha devrait-elle s'effondrer ? Dire mon Dieu je ne me sens pas normale, je suis souillée, j'ai gâché ta vie. Aujourd'hui elle se battrait pour sa sexualité naissante. Quand on repense à cette scène et aux dialogues, et que l'on n'ait même pas envisagé d'autres possibilités, c'est renversant. La réalité de ce vécu n'appartenait pas au cadre de notre dramaturgie, un point c'est tout. Audrey et moi nous n'en avons jamais parlé. C'est incroyable, non ?».*

Plus loin dans le documentaire *The Celluloid Closet*, Shirley MacLaine conclut : « *Le public est toujours en avance sur Hollywood. Si l'on répond à ses attentes, si on vise juste et que l'on exprime les sentiments et les idées du public cela devient un succès* ».

Dans les années soixante-dix apparaissent les mouvements féministes et les groupes de revendications homosexuels. Gays et lesbiennes deviennent plus visibles et commencent à faire entendre leur voix.

En 1970, Hollywood entame un véritable tournant avec *Les Garçons de la bande* de William Friedkin : tous les personnages sont homosexuels. Mais ce même réalisateur connaît pourtant la polémique, quelques années plus tard avec *Cruising* (1980) parce que son personnage de policier interprété par Al Pacino à la recherche d'un serial killer, enquête dans le milieu SM gay.

L'absence de représentation laisse place à une représentation mais souvent négative de l'homosexualité, et Hollywood n'est maintenant plus à l'abri des controverses. Des films - comme *Le Silence des agneaux* (Jonathan Demme 1990), *Basic Instinct* (Paul Verhoeven 1992), *J.F. partagerait appartement* (Barbet Schroeder 1992) ou plus récemment *Monster* (Patty Jenkins 2003) - diabolisent les homosexuel(le)s en les présentant comme des psychopathes et sont vivement dénoncés par des organisations comme la Gay and Lesbian Alliance Against Defamation (GLAAD).

Plus récemment les choses semblent s'améliorer. Les personnages homosexuels sont moins ambigus et les productions indépendantes et hollywoodiennes s'efforcent de les représenter dans des situations semblables à celles vécues par les hétérosexuels.

La popularité de films couronnés d'Oscars comme *Philadelphia* (Jonathan Demme 1993 - premier film produit avec des stars et par une major abordant frontalement le sida chez un couple homosexuel), *Le Secret de Brokeback Mountain* (Ang Lee 2006 – dans lequel l'amour secret de deux cow-boys triomphe dans le monde entier) ou encore *Harvey Milk* (Gus Van Sant 2008) démontrent que le public peut apprécier des films mettant en vedette des homosexuels.